

des Espoirs; un aussi grand nombre, parmi lesquels je distingue l'historien Forland et MONSEIGNEUR PLESSIS, tiennent pour Cap Désespoir. Je suis porté à donner raison aux derniers.

J'ai eu deux ou trois circonstances, senti l'effroi s'emparer de moi, lorsqu'il m'a fallu, monté sur une frêle embarcation, passer à travers les éternels brisants qui signalent ces dangereux parages. Je sais aussi que pendant de longues années les récifs qui bordent et entourent ce promontoire ont fait le désespoir des marins et des pêcheurs surpris en large par le tempête. Aujourd'hui encore, quoique le Gouvernement y ait fait élever un fort magnifique, ce Cap est le cauchemar de tous nos navigateurs. On pourrait dire maintenant que ce phare dont je viens de parler est l'espoir des maîtres de navires en ce qu'il leur permet d'éviter les bancs qui environnent le Cap sur lequel le phare est construit, mais le Cap lui-même n'en restera pas moins leur continuel désespoir.

Cet endroit est d'ailleurs devenu célèbre par plus d'un naufrage. Qui n'a entendu parler, qui n'a pas lu le récit de ce fameux naufrage, connu sous le nom de naufrage anglais arrivé ici, suivant la tradition, vers l'année 1711. Le souvenir de cette catastrophe s'est conservé vivace parmi les habitants du lieu et des environs. Les cris de désespoir lancés pendant cette nuit terrible par les passagers et l'équipage de bâtiment qui se brisait et s'engloutissait au pied du Cap ont suffi pour lui faire donner le nom de Cap désespoir.

Parfois, rapporte la chronique de ces temps, le pêcheur qui s'est arrêté près du naufrage anglais assiste à des scènes merveilleuses, une étrange vision se déroule sous ses yeux. Les eaux sont unies comme une glace et le temps parfaitement calme. Tout à coup la mer se soulève et s'agite au large; les vagues se dressent comme des collines, se poursuivent, se brisent les unes contre les autres. Soudain, au-dessus de ces masses tourmentées, apparaît un léger vaisseau, portant toutes ses voiles dehors et luttant contre la rage des ondes bouillonnantes. Aussi rapide que l'aérodrome de mer, comme elle, il touche à peine les eaux. Sur le dunette, sur le gaillard, dans les haubans, partout se dessinent des figures humaines dont le costume antique et militaire convient à des soldats d'un autre siècle. Le pied posé sur le basting et prêt à s'élanquer sur le rivage, un homme qui porte les insignes d'un officier supérieur se tient dans l'attitude du commandement. De la main droite, il désigne au pilote le sombre cap qui grandit devant eux; sur son bras gauche s'appuie une forme drapée de longs voiles blancs.

« Le ciel est noir, le vent siffle dans les cordages, la mer grondante, le vaisseau vole comme un trait; encore quelques secondes et il va se briser contre les rochers. Derrière lui une vague, une vague aux larges flancs, se lève, s'aronde et se porte vers le Cap Désespoir. Des cris déchirants, un milieu desquels on distingue une voix de femme retentissent et se mêlent aux bruits de la tempête et aux clairs du tonnerre.

« La vision s'est évanouie, le silence de la mort s'est étendu sur ces eaux; le vaisseau, le pilote, l'équipage épouvanté, les soldats, l'homme au geste altier, la forme aux longs voiles blancs ont disparu; le soleil battait sur une mer calme et étincelante; les floes viennent mollement caresser le pied du Cap Désespoir. Le pêcheur est resté seul à côté des varangues vernouées du naufrage anglais. »

Les légendes sur ce fameux promontoire ne manquent pas. En voici une que je dois à l'obligeance d'un ancien pêcheur de Porcé :

« Les sauvages avaient alors deux établissements considérables. L'un à Ristigouche, l'autre au Bassin de Gaspé. Ces deux bourgades se rencontrèrent en faisant la chasse et ayant fumé le calumet de la paix, les Gaspésiens firent une description enchanteuse de leur pays et invitèrent les Ristigouches à venir s'y établir, disant qu'il faisait bien plus beau pour y vivre.

« Le printemps suivant le chef des Ristigouches partit avec plusieurs canots et vint à Gaspé. Dès qu'il y eut tout examiné, il dit aux siens : Camarades il fait aussi bon vivre chez nous, allons-nous en, et ils partiront.

« Arrivés au Cap appelé depuis Désespoir, ils y campèrent et le chef leur dit : continuez à Ristigouche et dans tout de lunes vous viendrez au-devant de moi; il ne couvrait pas qu'un chef retourne chez lui les mains vides.

« Tous s'embarquèrent, excepté un qui offrit au chef de rester avec lui. Le traître avait un dessein criminel qu'il couvait dans son cœur. Il se fit une cabane séparée plus près de la cime du Cap.

« Environ une semaine après que le chef des Ristigouches eut bâti sa cabane au Cap Désespoir, éclata l'horrible tempête qui valut son nom au "Banc des Orphelins." Quand la nuit vint ajouter l'horreur de ses profondes ténèbres à un mugissement de la tempête, le sauvage crut entendre des cris. Il sort. Temps affreux, la mer se brise avec furie. A la lueur d'un éclair il voit un vaisseau jeté contre le Cap et s'y brisant. Il court à avertir le chef qui s'élança à la cime du Cap pour essayer de porter secours à ceux qui se noient pour sauver quelque vie si la chose est possible.

« Les débris du vaisseau étaient çars de tous côtés; l'équipage se voyait en poussant des cris lamentables et demandant en vain des secours à Dieu et aux hommes.

« Pendant que le chef stupéfait et impassible regardait cette scène de désespoir, son compagnon se glissa derrière lui et le poussa dans l'abîme qui l'engloutit.

« Après s'être assuré qu'il avait vraiment péri, le traître accourut à la cabane de son chef et simulait le plus profond désespoir : "Le chef a été emporté par la mer," dit-il "et sa dernière parole a été : prends soin de ma femme."

« Ah! traître, méricio-telle, c'est toi qui l'as tué, et après lui avoir ôté la vie, tu veux encore avoir sa femme.

« Elle s'élança, arrive sur le bord du Cap et dans son désespoir se jette dans la mer en prononçant le nom de son mari.

« Peu après les autres sauvages arrivèrent à la recherche de leur chef. Le traître peignit la douleur, leur raconta et la tempête et le naufrage, leur dit qu'en voulant sauver quelqu'un, le chef avait été emporté par une vague et que sa femme, par désespoir, s'était lancée dans le même abîme.

« L'histoire du traître n'avait trouvé qu'une demi-croyance parmi ses camarades. Arrivés à Ristigouche ils rassemblèrent les jappilleurs de la tribu. Ces derniers délibérèrent et s'aperçurent que le naufrage avait tué son chef. Malgré ses protestations on l'attacha au poteau du supplice et on commença à le torturer. Croyant sauver sa vie il avoua tout. Aussitôt on le cribla de flèches et il expira.

Grande-Rivière.—Résidence de monsieur le vicarier Forain, représentant immédiat de Monseigneur de Rimouki dans cette partie de son vaste diocèse, la Grande Rivière est, si je puis me permettre cette expression, le chef lieu spirituel du comté de Gaspé. Sa coquette église, la mieux finie de toutes celles du comté, lui a peut-être valu ce titre.

Cette paroisse est la plus populeuse du District. On y compte 2500 âmes. Agréablement située à l'embouchure d'une rivière qui lui a donné son nom, présédant de belles places de bains et un climat très salubre, elle a toutes les qualités requises pour en faire une de nos meilleures places d'eau.

Ce qui en éloigne les voyageurs et les touristes c'est la difficulté d'y arriver. Ici comme d'ailleurs dans tout le reste du comté, à l'exception du Bassin de Gaspé, il faut descendre du bateau à vapeur jusqu'à terre dans un chaloupe, ce qui n'est pas toujours agréable. Espérons qu'à notre tour nous aurons aussi des quais, non-seulement pour y débarquer messieurs les touristes, mais pour les besoins de notre commerce qui souffre de cet état de choses, qui prendrait un nouvel essor et augmenterait très sensiblement, si le Gouvernement décidait de dépenser quelques milliers de piastres pour des améliorations publiques dans la Gaspésie.

La Grande Rivière offre de nombreux avantages aux colons qui voudraient s'y établir, car elle possède de belles et bonnes terres, un sol fertile et de grandes facilités pour la culture; elle est en outre une des stations de pêche les plus productives du comté. Messieurs Robit et tiennent un établissement qui donne de l'emploi à trois cents hommes; plusieurs autres négociants y font aussi le commerce de la morue.

L'agriculture mieux comprise et pratiquée sur une plus grande échelle ferait en peu d'années de cette paroisse déjà florissante, un centre important et prospère; malheureusement la majeure partie de ses habitants font de la pêche leur occupation première, même unique. Depuis quelques années cependant, grâce au changement judiciaire apporté au système de terre, d'avance et crédit, jadis en pleine vigueur, les choses se sont améliorées; on compte maintenant, pour vivre, un peu moins sur le marchand et plus sur son travail; comme conséquence l'agriculture est plus en honneur et il a progressé sous ce rapport depuis quelque temps; il est indéniable cependant que l'on pourrait faire encore mieux.

« Espérons que les jeunes gens de l'endroit vont se mettre courageusement à l'œuvre et coloniser ces terres qui ne demandent qu'un peu de travail pour produire des moissons abondantes. Ils n'ont d'ailleurs qu'à secourir les généreux efforts de leur